

— Tu as raison, répliqua le poète : j'ai gagné trois mille francs, tout ce qu'il me faut pour mal vivre, à moi qui ne vivrais à merveille qu'avec cent mille livres de rentes ; j'ai gagné un vilain accès de goutte, une tristesse profonde, des rides précoces, et des cheveux blancs avant l'âge ; j'ai gagné aussi le droit de me plaindre des hommes, des femmes et de Dieu ! n'est-ce point là quelque chose pour un pauvre diable de mon espèce ?..... Tout ce que j'ai gagné ne vaut-il pas tout ce que j'ai perdu ?..... Je ne regrette qu'un grand amour et qu'un grand bonheur !.....

Daniel ne demandait pas mieux que d'étaler, aux regards de ses amis, le triste passif de son bilan ; chacun s'empressa autour de lui ; on voulut connaître ce grand amour, ce grand bonheur qu'il regrettait encore, et le poète répondit à notre première question, en nous racontant l'aventure suivante :

— Il y a un an, au mois de janvier dernier, je n'étais guère qu'un poète inédit, un poète en espérance, vivant au jour le jour, à la grâce de Dieu, tantôt mal-tantôt bien, et le plus souvent assez mal, comme il sied à la jeunesse, à l'enthousiasme, à la poésie. J'avais promis à ma famille, à mes admirateurs de province, de devenir un grand homme, et je me préparais, en secret, à réaliser mon orgueil, leuse promesse.

Seul, pauvre, mais rempli d'imagination, d'espoir et de courage, je me livrais tout entier, avec une ardeur infatigable, à la littérature, aux beaux-arts, à la science, et surtout à la rêverie poétique ; je m'enivrais déjà dans un prochain avenir, à cette fumée inutile que l'on appelle la gloire, à ce bruit étourdissant que l'on appelle la renommée ; il me plaisait de m'égosiller, du soir au matin, à force de chanter le ciel et la terre, les anges, les vierges et les oiseaux ; la réputation, les honneurs, la popularité des poètes, d'élite me donnaient la fièvre, et le retentissement de leur gloire m'empêchait de dormir.

À cette époque, je ne voyais qu'un seul camarade, un seul ami, et je le voyais très rarement ; voici pourquoi : mon cousin Félix demeurait dans un bel hermitage de la rue Saint-Georges, tandis que je perchais, de mon mieux, sur les bâtons d'une cellule, à l'hôtel de la Louisiane, rue Jacob : sa maîtresse était la plus jolie tourterelle de ce quartier amoureux qui gazouille et qui roucoule toujours ; la mienne était une gentille et fidèle grisette, une pauvre enfant qui n'avait encore passé aucune thèse, une innocente nommée Zéphirine, qui poussait l'admiration pour ma personne jusqu'à l'étrange folie de vouloir contempler des étoiles sur mon front de poète ; enfin, mon ami Félix, qui n'avait point de fortune réelle, vivait dans l'abondance, dans la richesse, et moi, que l'on accusait de devoir un peu d'argent à Dieu et au diable, j'aurais pu répondre sans mentir : ce sont là, précisément, les deux seules personnes auxquelles je ne doive rien !

Du reste, mon cousin Félix m'aimait beaucoup, j'en suis sûr ; il conservait un charmant souvenir des années que nous avions passées ensemble, sur les bancs du collège et des écoles ; son dévouement pour moi était incontestable : certes, il ne m'aurait pas prêté un petit écu, pour m'empêcher de mourir ; mais, en revanche, il m'aurait donné mille conseils, pour m'enseigner à bien vivre.

Un matin, Félix daigna monter les cinq étages de ma maison, après avoir forcé la consigne que j'avais donnée à mon incorruptible portière ; ma portière était la respectable marraine de Zéphirine.

— Mon cher, s'écria-t-il en entrant, je soupçonne le vrai motif qui t'oblige à consigner tes meilleurs amis à la porte : tu as des dettes... C'est bien ! mais, tu as des dettes criardes... Et c'est mal ! aphorisme : les dettes abrègent la vie !

J'avais déjà lu cette profonde pensée dans un livre intitulé : *La richesse du pauvre*. — C'est le chef-d'œuvre d'un homme riche.

— Daniel, continua mon cousin Félix, j'ai parlementé, durant un quart d'heu-